

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode norm. de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE SIGNE DE LA CROIX

CINQUIÈME PARTIE — SUS AUX BANDITS :

XXIII

Tout à coup Caméleon se replia davantage sur lui-même, comme s'il eût voulu se préparer à bondir en avant; mais une réflexion subite lui traversa l'esprit. Il remit dans le fourreau la dague qu'il tenait à la main, ses traits se détendirent, son œil se rasséréna, et souriant à celui qu'il venait de menacer :

— Je suis plus fou que toi !... dit-il froidement. Tu veux cette femme ! prends-la ! Seulement, je veux que tu saches ce que tu refuses. Celle-ci (c'est Caméleon désignant Diane), celle-ci est mademoiselle d'Aumont.

— La fille du prévôt de Paris ? .. s'écria le grand coëdre en rengainant également son large coutelas.

— Elle-même !

— Tu m'en réponds ?

— Je te l'affirme !

— Diable !... elle vaut mieux que je ne le croyais, alors !

— Elle vaut mille pièces d'or de rançon, que son père te comptera en t'assurant sa protection pour l'avenir et l'impunité de tes crimes.

— C'est vrai ! murmura l'argotier en se grattant l'oreille. Mais, reprit-il, quelle est l'autre ?

— Je ne sais encore, répondit Caméleon, c'est un coup de dé à jouer. Si elle est ce que je crois, elle vaut un trésor; si je me trompe, elle ne vaut rien !

— Au reste, je ne t'en dirai pas davantage. Si tu veux nous

battre, nous nous battons; si je te tue, j'aurai les débris pour moi seul; si tu me tués, tu les auras à ton tour, mais comme tu ne sais rien, tu ne pourras rien faire.

— Donc, entre l'incertitude et la certitude, choisis ! mais fais vite. N'oublie pas que, à défaut du capitaine, qui ne reviendra pas, j'en suis certain, le

vieux maître peut revenir, et celui-ci est terrible dans ses colères !

Le grand coëdre sembla hésiter un moment, puis haussant les épaules :

— Je garde la fille du prévôt ! dit-il.

— Alors, s'écria Caméleon, appelle tes hommes et quittons les grottes. Le jour va se lever.

Le roi des argotiers saisit un long sifflet pendu à son cou et, le portant à ses lèvres, il en tira un son aigu et prolongé.

Caméleon se baissa pour reprendre Aldah dans ses bras, mais, soit que le sifflement sonore eût tiré de son évanouissement, soit que cet évanouissement se fût subitement dissipé par un effet naturel, Aldah ouvrit les yeux.

En voyant le visage de Caméleon penché vers elle, elle poussa un cri rauque et se redressa d'un bond.

— Au secours ! à moi ! Diane ! Diane !... cria-t-elle.



— Les roudres ! crièrent les argotiers.

elle en courant çà et là dans la grotte.

La fille du prévôt se leva lentement, en portant les deux mains à son front pour écarter sa chevelure dénouée qui lui couvrait le visage.

Elle aussi aperçut le grand coëdre, comme Aldah avait aperçu Caméleon.

A demi glacée d'épouvante, elle se renversa en arrière.

—Diane! Diane! cria Aldah.

Diane se leva.

—Nous sommes perdues, ma sœur! dit-elle en se précipitant dans les bras de sa compagne.

—Ventre-Mahon! hurla le grand coësre, voilà les colombes qui battent de l'aile.

Caméleon s'était élancé vers l'un des ballots éventrés, et tirant à lui une pièce d'étoffe, il la déchira en deux morceaux, garda l'un et jeta l'autre à l'argotier.

—Attache et bâillonne! dit-il rudement, sinon nous n'en finirons pas!

Le grand coësre saisit Diane, et Caméleon voulut s'en parer d'Aldah, mais la jeune fille lui échappa encore.

Le bandit formula un horrible blasphème.

Aldah se précipita dans la galerie communi quant avec les grottes secrètes, mais elle poussa un cri aigu et se rejeta violemment en arrière: les argotiers, appelés par leur chef, revenaient dans la grande grotte.

Aldah voulut fuir du côté opposé, mais Caméleon la saisit dans ses bras.

La jeune fille, puisant des forces nouvelles dans son violent désespoir, essaya de se soustraire à cette étreinte.

Alors s'engagea entre cet homme et cette femme une lutte dont le dénouement n'était pas douteux.

Aldah roidissait ses beaux bras, tordait son corps, poussait des cris de rage et d'impuissance; Caméleon l'enlevait et, la soulevant de terre, annihilait toute tentative de résistance.

Les argotiers, accourus, regardaient cette scène horrible avec une indifférence mêlée de plaisir.

Pendant ce temps, le grand coësre achevait de bâillonner la pauvre Diane qui, elle, n'avait pas tenté le moindre mouvement.

—Attends! fit le grand coësre en venant au secours de Caméleon, et, de ses mains puissantes, il saisit Aldah dont il contint les gestes furieux.

Les argotiers, chantant, criant, hurlant, applaudissant, faisaient cercle autour des deux hommes et des deux femmes.

Cette scène, qui ne présentait aucun danger ni pour eux, ni pour leur chef, commençait à les amuser fort.

Quelques-uns, revenant aux tonneaux de malvoisie à demi vidés et abandonnés précédemment pour courir aux aux trésors du capitaine, quelques-uns, disons-nous, s'étaient remis à boire, et l'ivresse de la joie jointe à celle du vin excitait encore leurs passions de bêtes fautes.

Caméleon avait laissé échapper, durant la lutte, le morceau d'étoffe à l'aide duquel il voulait attacher et bâillonner Aldah. Laisant la jeune fille aux mains du grand coësre, il se baissa pour ramasser l'objet tombé; mais, au moment où il se relevait, une détonation violente ébranla les grottes, un sifflement sinistre retentit au-dessus de son front, le grand coësre roula à terre, et Aldah échappa de ses mains défaillantes.

—Il y a donc trahison, mes maîtres? cria au même instant une voix stridente.

Caméleon, les argotiers, les bandits, stupéfiés, se tournèrent d'un seul et même mouvement.

En face d'eux, sur le seuil de la galerie conduisant au dehors, se tenait un homme vêtu de velours noir et portant sur ses épaules un long manteau rouge.

Cet homme, dont le visage disparaissait à demi sous une

forêt de noirs cheveux épars et sous sa barbe épaisse et incolte, demeurait immobile, un pistolet tout armé dans la main droite, un autre pistolet tout armé dans la main gauche.

—La Chesnaye! murmura Caméleon.

—Le capitaine! dirent les argotiers et les bandits avec un mouvement de crainte.

La Chesnaye fit un pas en avant, jeta le pistolet à l'aide duquel il venait de fracasser le crâne du grand coësre, et en saisit un autre passé à sa ceinture.

—Traîtres! dit-il d'une voix ferme et brève, qui vous a poussés à la trahison?

Personne ne répondit.

La Chesnaye fit encore un pas en avant: il se trouva face à face avec Pierre l'Assommeur.

—Réponds! dit-il. Qui vous a poussés à la trahison?... Désigne le traître!

Il se fit un silence...

La Chesnaye pressa la détente: Pierre l'Assommeur roula à ses pieds.

Les argotiers et les bandits étouffèrent un cri de rage.

La Chesnaye s'avança encore.

—Le nom du traître? fit-il en menaçant Tallebot le Bossu de son second pistolet. Réponds!

—Caméleon! répondit vivement l'argotier.

—Attache-le et livre-le-moi! ordonna le capitaine.

Il y eut un mouvement d'hésitation générale.

Evidemment les argotiers et les bandits n'étaient pas disposés à obéir.

—Obéissez! dit La Chesnaye.

Deux ou trois hommes firent un mouvement vers Caméleon qui, le front pâle et les mains crispées, attendait sans bouger de place; mais Tallebot le Bossu ne broncha pas.

—Obéis le premier! reprit le capitaine.

Et il leva son troisième pistolet.

Mais au moment où, sur une hésitation nouvelle de l'argotier La Chesnaye allait sans aucun doute sacrifier une troisième victime, Caméleon bondit d'un seul élan, et, tombant sur le capitaine, détourna le canon de l'arme menaçante.

La balle, déviant du but qu'elle se proposait, alla labourer les parois de la grotte.

La Chesnaye recula d'un pas, et son visage devint livide; la colère le frappait de mutisme; il était effrayant!

Caméleon s'était prudemment jeté en arrière au milieu des argotiers.

Ceux-ci balançaient évidemment sur le parti qu'il avaient à prendre.

La mort de leur chef, de ce grand coësre qu'il regardaient comme leur roi, comme le premier d'entre eux, les avait tout d'abord frappés de stupeur: la présence inattendue du redouté capitaine les avait également terrifiés; mais ils commençaient à revenir de ces deux sentiments, et la brusque action de Caméleon s'opposant à l'exécution de la terrible volonté de La Chesnaye, déterminait soudain une réaction complète.

Caméleon, auquel l'état critique de la situation donnait une énergie nouvelle, Caméleon profita immédiatement du mouvement qui venait de s'opérer.

—Argotiers! s'écria-t-il, vous laisserez-vous donc tuer comme des femmes sans oser résister? Êtes-vous donc tellement lâches que la présence d'un seul homme suffit pour vous intimider? S'il en est ainsi, laissez-moi tomber à mon tour, moi qui

viens de vous enrichir sans même demander partage. Rendez chacun votre part des trésors que moi seul ai mis à votre disposition !

« Argotiers ! que direz-vous à vos frères de la cour des Miralés, qui vous demanderont ce que vous avez fait de votre grand coffre ? Vous répondrez qu'il est mort sous vos yeux, et que vous n'avez pas osé le venger !

« Allons, La Chesnaye, frappe-moi si tu l'oses !

Et Caméléon s'avança brusquement vers le capitaine, toujours immobile et muet.

Mais les argotiers se précipitèrent contre Caméléon et La Chesnaye.

O'en était fait de la puissance du capitaine ; son autorité était méconnue.

Furieux d'avoir reculé devant un seul homme, exaspérés enfin par la vue des deux cadavres, craignant chacun pour lui si tous hésitaient encore, car ils connaissaient la froide inflexibilité de celui qui les menaçait, dominés par la pensée de conserver la part du trésor qu'ils venaient de piller, les argotiers répondirent à l'attitude impassible du capitaine par des vociférations de rage.

De blême qu'il était, le visage de La Chesnaye devint pourpre ; un sifflement rauque s'échappait de sa gorge aride et contractée ; ses yeux paraissaient prêts à jaller hors de l'orbite ; ses mains frémissantes avaient laissé échapper les pistolets déchargés.

Nous avons dit que des torches de résine éclairaient la grotte, et que le fond de cette grotte était encombré de ballots de marchandises.

S'avançant, plus rapide que le jaguar qui foud sur sa proie, La Chesnaye passa comme une flèche au milieu des argotiers violemment écartés, bondit sur les ballots, les renversa du pied, découvrit plusieurs barils enfouis sous ces ballots, sauta sur ce piédestal de nouvelle espèce, et, arrachant du même coup une torche fichée dans un crampon de fer scellé à la muraille, il abaissa le brandon enflammé vers les barils, qu'ils frappèrent du talon en poussant un éclat de rire strident dont l'accent ne saurait s'exprimer.

Les bandits, mêlés aux argotiers, jetèrent un horrible cri de détresse.

— Les poudres ! firent-ils d'une même voix.

Caméléon et les argotiers demeuraient foudroyés.

La Chesnaye abaissait toujours sa torche menaçante, en fixant sur les révoltés un regard dominateur.

— Grâce ! crièrent les argotiers en tombant à genoux.

De la main gauche et par un geste empreint d'une majesté suprême, le capitaine désigna Caméléon, tandis que sa main droite continuait à rapprocher la flamme de sa torche des barils remplis de poudre.

Cette fois, argotiers et bandits n'hésitèrent pas. D'un même élan, ils se ruèrent sur Caméléon, le terrassèrent ensuite pour montrer au chef que son ordre muet était exécuté.

La Chesnaye était immobile, tenant toujours abaissé le brandon incandescent. Sa physionomie avait repris presque instantanément son calme habituel.

— Jacques le Bagueaud, dit-il d'une voix vibrante, tu as un pistolet passé à ta ceinture, arme-le !...

« Bien ! continua-t-il en suivant de son oeil fascinateur les gestes de l'argotier, qui obéissait avec la sécheresse et la précision de mouvements d'une mécanique articulée. Maintenant, Talbot

le Bossus a méconnu ma voix. Talbot le Bossu doit mourir !  
« Qu'il moure !

Et la flamme de la torche s'approcha plus encore des barils du haut desquels La Chesnaye dominait l'assemblée.

Jacques le Bagueaud leva son arme ; Talbot le Bossu voulut fuir, mais ses compagnons s'opposèrent à sa fuite ; il voulut se débattre, mais des mains vigoureuses le contiennent ; il voulut crier, mais la balle du pistolet fit jaillir sa cervelle sur ceux qui l'entouraient.

O'était inouï, épouvantable, indescriptible ! Jamais Dante, dans les pages les plus effrayantes de son « Enfer », n'a fait une peinture horrible approchant de la réalité de cette scène que notre plume renonce à retracer.

Prévenant les ordres du terrible chef dont on avait un instant méconnu l'autorité suprême, Mathias le Camus s'était penché vers Diane et avait tranché les cordes qui la retenaient captive.

Aidah avait relevé et saisi dans ses bras sa sœur en souffrances.

Les deux jeunes filles s'étaient précipitées dans l'angle le plus reculé de la grotte, et agenouillées l'une près de l'autre, les mains jointes, les yeux hagards, elles essayaient en vain d'implorer la miséricorde du ciel.

Leur effroi avait atteint son paroxysme et l'effroyable spectacle qui s'étalait devant elles paralysait leur raison déjà si fortement ébranlée.

En voyant son dernier ordre accompli, La Chesnaye avait redressé la torche.

Les argotiers respirèrent plus librement.

Le capitaine, sans cependant descendre du piédestal que lui faisaient les barils de poudre, appela près de lui, par un geste impérieux, ceux-là qui tout à l'heure semblaient vouloir nier sa domination.

Les argotiers s'approchèrent respectueusement.

Dans la grotte précédente et par ces ouvertures en forme de meurtrières dont nous avons parlé, les premiers rayons de l'aurore commençaient à glisser leurs blêmes reflets.

La tempête paraissait se calmer sensiblement. Le vent soufflait avec moins de violence. Seules, les vagues avaient conservé leur fureur et déferlaient violemment sur la falaise.

## XXIV

### LA MAISON ISOLÉE

Les premiers rayons de l'aurore, avons-nous dit, venaient d'apparaître à l'orient chassant devant eux les ténèbres épaisses de la nuit, et à la tempête furieuse commençait à succéder le calme réparateur.

Le puic avait cessé de tomber, le vent de soufflait plus que par rafales moins violentes, les éclairs ne déchiraient plus les nuées qu'à intervalles de plus en plus grands, et les grondements de la foudre amoindrisaient dans l'éloignement leur assourdissant fracas.

Rien n'est plus triste ni plus désolant à contempler que le spectacle de la nature aux premières clartés du jour, alors que les convulsions de l'ouragan qui s'est déchaîné durant toute une nuit d'horreur cessent peu à peu pour faire place au silence et et au repos.

Les falaises, la vallée, la mer présentaient les traces effrayées de la grande lutte que s'étaient livrée les éléments en courroux.

L'herbe des falaises avait été arrachée par places comme si des milliers de mains frémissantes se fussent livrées à ce travail de dévastation.

Qu'à et là des éboulements récents, des crevasses violemment pratiquées ; ici, des pierres emportées par la tempête venues s'amonoeler sur des montagnes de galets lancés par les vagues : là-bas le roc miné, creusé, présentent l'aspect d'un lac.

Dans la vallée des arbres brisés, des chênes écroulés arrachés, déracinés, des ormes au tronc tordu, aux branches mutilées des murailles, détruites des chaumières ruinées, des terrains ravagés, détrempés, couverts de fange et de limon.

L'Océan jetant encore à la terre ses dernières menaces, l'océan dont la colère si promptement soulevée se calme si lentement, l'océan roulait des vagues écumeuses, emportant dans son reflux et reportant ensuite tout un sol mobile de coquillages et de galets qui se heurtaient, s'entrechoquaient avec un bruit semblable à celui des chaînes de fer agitées par une troupe de damnés.

La lumière timide, craintive, indécise, projetée à l'est par quelques bandes rouges se découplant comme de longs et étroits rubans sur un ciel jaunâtre, combattue encore vigoureusement par les dernières et tenaces ombres de la nuit, la pâle aurore luttant avec les derniers rayonnements des étoiles, éclairait lamentablement ce tableau émouvant d'une désolation sans égale.

Les oiseaux terrestres épouvantés par la tempête qui s'enfuyait à peine, n'osaient pas saluer de leurs chants joyeux le retour du calme et du jour.

Des mouettes isolées se tenaient immobiles au sommet des falaises, paraissant interroger l'horizon ; quelques goélands, déployant leurs ailes blanches, décrivait dans les airs les premières arabesques de cette course folle qu'ils accomplissent chaque jour ; et des myriades d'aloys passaient rapides dans les vallées mobiles creusées entre deux vagues, répétant par les ondulations de leur vol les mouvements capricieusement majestueux de flots verdâtres.

A Estrat, les fenêtres et les portes des cabanes commençaient à s'entr'ouvrir.

Les pêcheurs avançaient vers la plage se hâtant d'aller constater les ravages causés par la tempête, examinant avec une anxiété profonde et manifeste les barques que la veille au soir ils avaient halées au loin sur les galets et qu'en dépit de la prudente précaution, la mer était venue rejoindre.

Cheque refaite qui passait en tourbillonnant apportait un fin brouillard humide emprunté à l'écume des vagues.

Sur la gauche du village, en tournant le dos à la mer, se dressait à l'entrée même de la route de Fécamp, une maisonnette d'apparence plus solide que les cabanes des pêcheurs.

Cette maisonnette, isolée du groupe des autres demeures et séparée d'elles par une distance de plusieurs centaines de mètres, était entourée par un mur de clôture bâti en pierres sèches, et qui enlavait du même coup une cour assez vaste et un jardin de proportions moyennes.

Depuis plusieurs mois cette habitation était demeurée déserte et semblait abandonnée.

Bien que le bruit eût couru dans le pays qu'un gentilhomme de la cour en avait fait récemment l'acquisition, le propriétaire n'avait pas encore fait la plus courte visite à sa propriété.

Ce matin-là, cependant, si les pêcheurs eussent été moins

occupés sur la plage, ils eussent pu remarquer que l'habitation déserte était cette fois pourvue d'habitants.

En effet, durant la dernière heure de la nuit une vive clarté avait brillé aux fenêtres et depuis les premiers instants du jour on pouvait entendre le hennissement plaintif de chevaux demandant leur provende.

A travers le bois disjoint de la porte soigneusement fermée cependant, on eût pu voir encore quatre beaux chevaux espagnols attachés sous un hangar aux anneaux d'un râtelier fixé au mur.

Après quelques hennissements répétés des animaux en quête de leur déjeuner matinal, la porte de la maison, faisant communiquer l'intérieur avec la cour où était placé le hangar, s'ouvrit toute grande et laissa passer un homme portant sur ses épaules un sac d'une respectable grosseur.

Cet homme vêtu d'un costume complet de pêcheur s'a, procha du râtelier, jeta le sac à terre, en dénoua l'ouverture, souleva la toile, et plongeant ses mains dans l'intérieur, les retira pleines de succulents grains d'avoine dont les émoussures champêtres vinrent chatouiller agréablement les nerfs olfactifs des gens d'Espagne.

L'homme s'empara d'un van placé sous le hangar, et avec une dextérité et une habileté de palefrenier émérite, vanna l'avoine et la distribua ensuite dans la mangeoire.

Aussitôt les quatre chevaux baissèrent la tête et le bruit de leurs mâchoires vigoureuses broyant activement le grain forma soudain un concert d'un parfait accord.

L'homme laissa le sac dans un coin et revint vers la maison dans laquelle il entra en repoussant sur lui la porte.

L'ombre qui régnait encore dans l'intérieur et que le jour naissant n'avait pu faire complètement disparaître, ne permettait pas d'examiner dans ses détails la pièce de petite dimension dans laquelle venait de pénétrer celui qui avait si bien accompli l'office de palefrenier.

Cette pièce cependant paraissait être simplement meublée. L'homme la traversa diagonalement et ouvrit une porte communiquant avec une chambre voisine.

Cette chambre, elle, était brillamment éclairée, d'une part par deux candélabres chargés de chandelles de giro, et de l'autre par un feu ardent allumé dans une haute cheminée.

Un second personnage était debout et tête nue au milieu de la chambre.

Les lumières tombant en plein sur sa figure découverte éclairaient la physionomie sèc, intelligente et gracieuse du jeune baron Maro de Grandair.

— D'où venez-vous donc, maître Giraud ? dit-il à l'homme qui venait d'entrer.

— Je viens de donner l'avoine aux chevaux, monsieur le baron, répondit l'ex-archer de la prévôté de Rouen. Nous aurons peut-être bien besoin d'eux dans la journée et il ne fallait pas laisser amoindrir leurs forces.

— Vous avez raison.

Giraud regarda l'être de la cheminée.

— Quoi ! fit-il, rien n'est prêt ?

— Non ! répondit brusquement Maro.

— Pourquoi ?

— Parce que ce que vous me proposez me répugne !

Giraud haussa les épaules.

— Je ne suis pas bourreau ! ajouta le baron.

— Et la vengeance ? vous ne la comprenez donc pas ? s'écria l'archer avec une expression d'une ironie féroce.

—Si ! répondit vivement Maro. Mettez-moi face à face avec un homme armé et libre de défendre sa vie, alors je frapperai et je serai sans merci ni pitié ! Mais torturer une femme... écorcher un homme dont les mains sont garrottées... je ne puis le faire !...

—Alors, reprit froidement Giraud, c'est que vous n'avez jamais souffert. Je comprends le sentiment qui vous domine, monsieur le baron, et autrefois j'aurais comme vous subi ce sentiment généreux. Vous avez un cœur... mais moi, maintenant, je n'en ai plus ! On l'a si bien extirpé de ma poitrine, ce cœur qui y battait généreusement jadis, qu'il n'y a plus à cette heure que le vide à la place qu'il occupait.

« Vous ne voulez pas être bourreau, tortreux, tourmenteur, je le serai pour vous et pour moi... Que m'importe l'odieux du nom que l'on me donne, pourvu que ma vengeance s'accomplisse ! Ne faut-il pas que je rende en quelques heures de douleurs et d'angoisses tout ce que j'ai supporté depuis de si longues années ?

En parlant ainsi, Giraud se débarrassa de l'épée de surcot de pêcheur qu'il portait par-dessus ses vêtements, et arracha les longues bottes qui lui recouvraient les jambes et montaient jusqu'au dessus du genou.

Ayant une lourde table en chêne massif placée le long de la muraille, il la saisit de ses bras robustes et la tira au milieu de la pièce.

Puis, sur cette table, il déposa successivement de longs clous à l'extrémité aigus et à la tête large, ronde et plate, un marteau de fer, quatre courroies en cuir garnies de boucles solides.

Ensuite, ouvrant une armoire, il en tira deux paires d'énormes tenailles, deux tiges d'acier, des morceaux de fer taillés en forme de coins et une longue pince. Il jeta les tenailles, les tiges d'acier et les coins de fer au milieu du foyer ardent et plaça les pinces à côté du chambranle de pierre.

Un petit tonneau vide était debout dans un angle, tonneau qui avait évidemment dû contenir du cidre : Giraud prit une hache accrochée à la muraille, s'avança vers le tonneau, et, d'un coup violent, fit jaillir dans la chambre les douves à demi brisées et les cerceaux qui s'en allèrent volant de tous côtés.

Il choisit six de ces douves, toutes six de même force, de même hauteur, de même largeur et de même épaisseur, et il les déposa sur la table à côté des courroies.

—Là ! fit-il, maintenant tout est prêt ! Cependant, il ne faut pas que le feu s'éteigne !

Et passant dans la première pièce, il revint presque aussitôt portant une brassée de petit bois sec qu'il laissa dans l'âtre de la cheminée.

Maro avait assisté à tous ces préparatifs sans dire un mot. Les ébrouils froncés, le front pâle, il paraissait en proie à un malaise qui agaçait à la fois son corps et son esprit.

S'approchant de la fenêtre, il l'ouvrit et s'appuya sur la pierre formant saillie au dehors, baignant ainsi son front dans les fraîches exhalaisons du matin, mais l'intention évidente du jeune homme était moins encore de dégager ses poumons en faisant circuler l'air pur dans sa poitrine, que de se soustraire à la vue des singuliers préparatifs auxquels se livrait Giraud.

Celui-ci, au contraire, s'était occupé de les achever avec un calme et un sang-froid dénotant un parti fermement arrêté.

—Maintenant, tout est prêt ! répéta-t-il en s'adressant au

jeune homme. Vous allez proséder. Voulez-vous m'aider à transporter les prisonnier ?

Maro traquilla.

—Pas la femme ! dit-il.

Giraud le regarda fixement.

—Elle est pourtant bien infâme ! répondit-il.

—Oui, mais elle est femme !

—Eh bien ?...

—Je ne saurais la voir souffrir !

L'ex-archer de la prévôté de Rouen fit entendre un sifflement de pitié.

—Vous êtes jeune, monsieur le baron ! dit-il, et vous n'avez jamais aimé et jamais ressenti les effets de la jalousie.

—C'est possible ; mais, encore une fois, je ne pourrais voir torturer une faible créature sans défense.

—Vous chassez bien, cependant, et vous abattez d'un coup d'arquebuse une biche innocente sans ressentir le moindre remords. Vous rencontrez une louve enragée, hésitez-vous donc à la tuer ?

—Non, certes !

—Eh bien, alors, pourquoi cette pitié pour une créature plus dangereuse mille fois qu'une bête fauve ?

—C'est une femme, vous dis-je, et je ne veux pas commencer par elle !

—Soit ! l'homme passera en premier.

Puis, se retournant après avoir fait quelques pas en avant :

—Qui dirait à vous entendre, ajouta Giraud, qu'il y a une demi-heure à peine vous venez de vous battre si bravement et de tuer deux hommes dont les cadavres sont encore là sur la falaise, pour attester votre bravour !... Enfin ! je respecte le sentiment qui vous contraint à parler comme vous le faites !

« Commençons donc par l'homme que j'ai si lestement happé et que vous avez si remarquablement repêché au moment où je vous l'expédiais par la route la plus courte.

« Seulement, après le tour de l'homme, il faudra bien que ce soit celui de la femme ; mais une première opération vous aura donné du courage !

Et Giraud, sans attendre la réponse du baron, se dirigea vers une petite porte vitrée s'ouvrant à côté de la cheminée. Il demeura absent l'espace de quelques minutes.

Bientôt il reentra portant sur ses épaules le corps d'un homme dont les bras et les jambes étaient étroitement et solidement liés ensemble.

Il jeta ce corps sur la table de chêne placée au milieu de la pièce.

Le corps demeura immobile ; un large morceau d'étoffe enroulé autour de la tête servait de bâillon.

Giraud prit le couteau pendu à sa ceinture, trancha un bout de d'étoffe, en déroula le reste et la figure de Bernard apparut aux lumières.

Sans doute le bandit était privé de sentiment, car ses yeux ne s'entr'ouvrirent même pas.

Giraud, toujours impassible, referma la porte vitrée qu'il avait laissée ouverte, puis, saisissant une cruche d'eau fraîche placée à terre, il en laissa le contenu à la face de Bernard.

Le bandit frissonna et ouvrit aussitôt les yeux.

## XXV

## LES EXPÉDIENTS DE GIRAUD

Giraud continuant l'opération commencée avec le plus imperturbable sang froid, prit l'une des quatre courroies, et passant la lanière de cuir dans l'un des pieds de la table, il attira à lui la jambe gauche de Bernard qu'il attachait un peu au-dessus de la cheville en bouclant fortement la courroie.

Cela fait il trancha les liens qui unissaient ensemble les deux membres inférieurs du bandit et attachait la jambe droite à l'autre pied de la table.

Puis après les jambes, ce fut le tour des bras.

Ainsi solidement garrotté, Bernard était dans la situation d'un homme que l'on veut écarteler et dans la plus complète impossibilité de tenter un seul mouvement.

Bien plus, les bras et les jambes étant tirés chacun en sens opposé et de haut en bas, rendaient même toute tentative de changement de position horriblement douloureuse.

Bernard était revenu à lui et respirait bruyamment, comme un homme qui vient d'être longtemps privé d'air vital.

Marc avait regardé faire Giraud avec un certain sentiment de répugnance.

Quant à l'archer, sa physionomie farouche s'illuminait de minute en minute d'un reflet plus fauve.

— Enfin ! murmura-t-il, je tiens le premier fil de cette odieuse machination, et je vais le dérouler jusqu'au bout : j'ai fait le premier pas sur la route de la vengeance, et je ne m'arrêterai qu'après avoir atteint le but.

Puis, se tournant vers Bernard :

— Oh ! tu vas souffrir ! ajouta-t-il avec une expression sinistre.

Le baron détourna ses regards du patient ; Giraud se baissa, ramassa la pince et saisit l'une des tenailles rougies au feu.

— Écoute ! fit-il en s'approchant de Bernard, tu fais partie de la bande de La Chesnaye ! tu vas révéler à ce gentilhomme et à moi tous les secrets qui sont à ta connaissance. J'ai entendu cette nuit, avant de m'emparer de toi, la conversation que tu as eu avec cet autre qui est descendu dans les grottes ; tu vas nous expliquer la signification des paroles échangées entre vous. Tu vas répondre enfin à toutes mes questions, sinon, tout ce que la torture a inventé de souffrances tu les subiras !

« J'ai été Archer de la prévôté de Rouen, j'ai vu opérer nombre de fois le bourreau de la ville, je sais m'y prendre pour ouvrir la bouche à ceux qui refusent de parler.

« Donc, réfléchis et tiens-toi prêt. Je commence.

Bernard ne sourcilla pas.

— Tu fais partie de la bande de La Chesnaye ? dit Giraud.

— Oui, répondit Bernard.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis sept années.

— Tu connais également celui qui se fait appeler le comte de Bernao ?

— Oui !

— Tu l'as vu ?

— Quelquefois.

— Quelles relations existe-t-il entre lui et La Chesnaye ?

— Je ne sais !

— Réponds ! dit Giraud d'une voix impérieuse.

— Je ne sais... répéta Bernard.

Giraud, à l'aide de sa pince, écarta les tenailles rougies et mordit avec elle la main droite du bandit ; Bernard poussa un hurlement de douleur.

— Répond ! dit encore Giraud.

— Je ne sais pas ! balbutia Bernard.

— Il faut que tu esches !

Marc, qui s'était approché, leva son poignard sur le patient.

— Parle ! ou tu vas mourir !

— Ne frappez pas, monsieur le baron ! s'écria Giraud en détournant le bras menaçant du gentilhomme ; ne frappez pas et laissez moi faire, sinon nous ne saurons rien !

« Soyez tranquille, cet homme va parler, et, ce qu'il ne pourra nous dire, la femme qu'il nomme Catherine nous le révélera.

« Allons, drôle ! tu vois en quelles mains tu te trouves, réponds nettement !

— Encore une fois, je ne sais rien, dit vivement Bernard ; je ne sais rien, je vous le jure, rien autre que ce que Caméleon m'a appris cette nuit.

— Caméleon ? répéta Giraud ; qui est-ce ?

— Celui-là qui m'accompagnait aux grottes ?

— Et où sont pratiqués ces grottes ? demanda Marc.

— Dans les falaises...

— À quel endroit ?

— Vous le savez bien, mon gentilhomme, puisque votre barque était au dessous de l'entrée.

— Il n'y a donc qu'une seule entrée à ces grottes ?

— Oui.

— Celle par laquelle a pénétré celui que tu appelles Caméleon ?

— Oui.

— Jures-tu qu'il n'y a pas d'autre accès dans les grottes ?

— Je le jure !

— Combien peuvent-elles contenir d'hommes ?

— Quatre à cinq cents.

— Sont-elles pleines en ce moment ?

— Je ne le crois pas.

— Quel est l'homme qui est sorti après toi à la tête d'une troupe nombreuse ? dit Giraud.

— Je ne sais... je ne l'ai pas vu !

— C'est vrai, murmura l'archer en baissant la tête.

— Quand as-tu quitté les grottes ? poursuivit Marc.

— Hier matin.

— Qui y as-tu laissé ?

— Je ne sais pas...

— Réponds !

— Je ne sais pas !

— C'est bien ! s'écria le baron avec rage, voici qu'il fait grand jour, le temps passe et nous ne saurons rien !

— Vous voyez bien, mon gentilhomme, qu'il faut avoir recours à mes expédients ! s'écria Giraud avec un accent de triomphe... Laissez faire, et cet homme va être plus bavard qu'une tavernière en belle humeur.

— Faites donc ! dit Marc en reculant.

Giraud déboucla l'une des courroies qui tenaient les jambes. Prenant rapidement trois des six douves qu'il avait placées sur la table, il les disposa autour du genou et les assura solidement. À l'aide d'une corde qu'il enroula en tous sens avec une dextérité merveilleuse,

Bernard essayait de se débattre : Bernard criait, hurlait, écumait de colère et de rage ; mais cette furie était impuissante dans ces effets, et provoqua un rire ironique de la part de l'archer.

Rejetant les tenailles, Giraud se pencha vers le fou, chercha un moment au milieu des tisons qu'il éparpilla avec ses gigantesques pinces, et en ramassa un coin de fer devenu blanc sous l'action de la flamme.

Entre l'une des douves et le genou une ouverture existait. Giraud y appliqua le coin brûlant ; Bernard poussa un rugissement de douleur, et son corps se roidit avec une telle force que la table craqua.

Giraud saisit le lourd marteau placé à sa portée, et, par un coup vigoureux, enfonga le coin dans les chairs brûlées à vif. La torture du patient devint telle, que sa voix s'éteignit aussitôt dans sa gorge.

— Il va mourir ! dit Marc.

— Non répondit, Giraud ; il se pâme de douleur, voilà tout ; dans un instant il va parler.

Une odeur nauséabonde se répandit dans la chambre ; le baron se détourna encore sans pouvoir réprimer une expression de profond dégoût.

— Parleras-tu maintenant ? demanda Giraud.

Bernard fit un signe affirmatif.

Giraud enleva le coin à l'aide de ses pinces.

— Oh !... je souffre !... je souffre !... balbutia Bernard dont la face était devenue livide.

Marc revint vers lui.

— La Chesnaye était-il dans les grottes lorsque tu les es quittées ? demanda le baron.

— Non, balbutia le pénitent.

— Quels sont ceux que tu a laissés en partant ?

— Cinquante d'entre nous environ.

— Et puis ?

— Le maître !

— Quel maître ?

— Celui qu'on nomme ainsi.

— La Chesnaye ?

— Non !

— Qui alors ?

— Un vieillard.

— Un vieillard ! répéta Giraud, celui que j'ai vu cette nuit ! Quel est cet homme ?

— Le père du capitaine !

— Ils se nomme donc alors La Chesnaye aussi ?

— Oui !

Marc passa la main sur son front ruisselant de sueur.

— Quel âge à ce vieillard ? dit-il vivement.

— Je ne saurais dire... fit Bernard ; il peu avoir soixante ans... on lui en donne cent... on prétend qu'il ne peut mourir... Mais, par grâce, par pitié, soulagez-moi ! La blessure que vous m'avez faite me cause toutes les tortures de l'enfer...

— Songe à ceux que toi et les tiens avez torturés ! répondit Giraud.

— Oh ! la douleur me fonge !... Je ne puis plus... je... ne vois plus...

Do livide Bernard devint verdâtre.

Giraud, obéissant à un geste de Marc, prit une croche pleine d'huile et versa une partie du contenu sur la brûlure.

Ce calmant puissant produisit un effet presque instantané. Bernard laissa échapper un soupir de soulagement.

— Ce vieillard dont tu parles, sais-tu ce qu'il a été autrefois ? pourravit le baron en saisissant l'un des bras du prisonnier.

— On dit... fit Bernard en réunissant ses forces, on dit que jadis il était lui-même à la tête d'une bande redoutable et bien connue dans toute la France !

— Oh ! s'écria Marc, je commence à comprendre, et Van Helmont disait vrai ! Ma mère, mon père, je vous vengerai tous deux !

— Oui, oui, ajouta Giraud, vengeance ! vengeance pour nous tous !

— Ce vieillard, nous le retrouverons, dussions-nous le chercher jusqu'au fond des enfers. C'est lui qu'il me faut maintenant !

Puis revenant à Bernard :

— Et qui était encore dans les grottes avec cet homme dont tu parles ! reprit le baron.

— Deux femmes !

— Deux femmes, deux jeunes filles ?

— Oui !

— Diane... Aldah ?

— Je crois en effet qu'elles se nomment ainsi.

— Oh ! s'écria Marc. Désolément Dieu est avec nous... La lumière se fait !

— Maintenant, ajouta Giraud, tu vas nous révéler tes intentions et celles de Caméléon dont je n'ai pu surprendre qu'une partie.

Bernard tressaillit. Il crut que Giraud en voulait aux trésors des grottes.

Le bandit avait bien livré le secret des personnes, mais il ne pouvait se résoudre à livrer celui de l'or.

Espérant vaguement il songeait qu'il échapperait un jour peut-être aux mains qui l'étrouquaient si vigoureusement et il se disait que s'il ne trahissait pas les projets de Caméléon, Caméléon partagerait avec lui la puissance, ainsi qu'il le lui avait promis, ainsi qu'il s'y était engagé, ainsi que lui, Bernard, saurait bien l'y contraindre.

Aussi, à la question de Giraud, Bernard fit-il provision de force, d'énergie et de patience pour résister aux tortures qu'il entrevoyait pour prix de son mutisme.

— Je ne dirai rien ! dit-il d'une voix sourde.

Giraud poussa un cri rauque,

— Révèle tout ce que tu sais ! fit-il d'un ton menaçant.

Bernard ne répondit pas.

— Parle ! cria l'archer.

Bernard lui lança un regard de défi.

Giraud se détourna d'un bond, saisit ses pinces et ramassa dans l'âtre un second coin de fer rougi.

La physionomie du patient se contracta d'une façon horrible, mais ses lèvres demeurèrent muettes.

Giraud approchait le coin fatal... déjà Bernard sentait la chaleur ardente du morceau de métal raviver toutes les douleurs qu'il venait de supporter quelques instants auparavant... le supplice allait recommencer, lorsqu'un bruit violent retentit au dehors...

Marc se précipita vers la fenêtre demeurée entr'ouverte.

Trois cavaliers arrivaient au galop vers la maison isolée.

— Van Helmont ! s'écria le baron.

— Qu'y a-t-il donc encore ? demanda Giraud en s'arrêtant.

Au même moment, la porte de la chambre s'ouvrait, et Van Helmont s'élançait dans l'intérieur, suivi du chevalier de La Guiche et du marquis d'Herbaut.

Tous trois étaient mouillés, crottés, sales, comme s'ils eussent couru une partie de la nuit, alors que la tempête éclatait dans toute sa fureur.

—La Chesnays est repris ! dit le savant.

—Lui ! s'écria Maro.

—Oui, il vient d'être arrêté par les soins du prévôt de Paris, ajouta La Guiche.

—Et sur les indications les plus précises fournies par le comte de Bernac, dit d'Herbaut.

—Par le comte de Bernac ? répéta Maro.

—Oui, par le comte de Bernac ! s'écria Van Helmont, par celui du moins qui a volé ce nom honorable. Il a sacrifié l'un de ses frères, car ils sont trois ! La vérité m'est enfin connue ; courage, mon fils, nous allons atteindre notre but.

(A CONTINUER)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

Entre philosophes :

—Pour moi, dit le premier, je crois à la métempsychose et que mon âme, après ma mort, ira tout droit dans le corps d'une bête...

Deuxième philosophe, à part :

—Tu n'es pas besoin de mourir pour ça.

\*\*\*

Un client achète une cravate de soie dans un magasin de mercerie :

—Vos cravates sont de bonne qualité ? demanda-t-il au marchand, sont-elles solides ?

—Solides !... s'écria le commerçant, je le crois bien !... Tenez, monsieur, l'autre jour j'en ai vendu une à M. X... et il s'en est servi pour se pendre.

\*\*\*

Un monsieur, au nez très rouge, voyage en wagon. Son vis-à-vis a l'idée de le faire poser.

—Ce n'est pas à sucer de la glace, n'est-ce pas, monsieur, que vous avez rongé votre nez ?

—Hélas ! mon cher monsieur, et pourtant, pendant toute une année je n'ai bu que du lait.

—Toute une année ?

—Oui, monsieur ; il est vrai que c'est l'année que j'étais en nourrice !

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

**PREMIÈRE SÉRIE**—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

**DEUXIÈME SÉRIE**—

L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquidze — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

NORNEAU & OIL, Éditeurs,  
Boîte 1223, 475 Rue Craig, Montréal